GEOFF RYMAN

LUI



EXOFICTIONS
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans le village de Nazareth, Maryam donne miraculeusement naissance à une fillette, Avigayil. Mais à l'âge de cinq ans, l'enfant déclare avec une certitude troublante être un garçon et choisit de s'appeler Yéhushua. Dès lors, sa vie devient un combat pour affirmer sa véritable identité face aux doutes des siens. D'abord déchirée, Maryam apprend à accepter la nature de son fils. D'autant qu'en lui se manifestent bientôt des pouvoirs qui défient la raison. Se proclamant fils de Dieu, Yéhushua entraîne derrière lui une communauté fervente. Entre amour maternel et destin sacré, Maryam doit consentir à partager son fils avec le monde… et à affronter l'inéluctable.

À la croisée de la spéculation historique et de la grande fresque humaine, *Lui* revisite un récit universel avec une audace saisissante. Ce roman vertigineux bouscule toutes les certitudes sur le genre, la foi et la filiation, offrant une réflexion poignante sur le courage d'être soi.

EXOFICTIONS
série dirigée par Hege Roel-Rousson

LUI

GEOFF RYMAN

Né en 1951 au Canada et établi en Angleterre, l'historien Geoff Ryman est une figure majeure de la science-fiction littéraire anglo-saxonne. Couronnée par de nombreux prix internationaux, son œuvre explore les zones d'ombre entre le réel et le symbole. Avec Lui*, il signe un roman magistral, prouvant que la littérature est une manière de regarder le monde – et d'y croire autrement.*

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement des systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Titre original :
Him
Éditeur original :
Angry Robot, an imprint of Watkins Media Limited, Londres
© Geoff Ryman / Watkins Media Limited, 2023
Tous droits réservés

© ACTES SUD, 2026
pour la traduction française

Illustration de couverture : © Francesca Corsini / Angry Robot

ISBN 978-2-330-22491-2

GEOFF RYMAN

Lui

roman traduit de l'anglais
par Mathilde Janin

ACTES SUD

L'Histoire est ce qu'une société vivante fait du passé.

ANDREA M. BERLIN

PARTIE 1

LE LIEU

1

MÈRE

Maryam peinait à gravir le mont des Oliviers, se demandant comment ce jour pouvait être à ce point semblable à n'importe quel autre.

Lui parvenaient, de derrière les murs qui bordaient la route, les appels des mères et les cris des enfants. Un portail s'ouvrit en gémissant et une femme, vêtue d'un tablier, jeta des eaux usées sur le chemin. La servante s'excusa d'abord, puis eut un mouvement de recul lorsque Maryam grogna : "Du sang, pendant qu'on y est !"

Un homme, pauvre bête de somme, descendait péniblement la colline, retenant une charrette pleine de bûches. Un linge taché de sueur entourait sa tête ; son visage était froncé par l'effort. Il plongea son regard dans le sien lorsqu'ils se croisèrent : *Tu penses que je me résigne ?* Désespoir dans ses yeux gris, comme s'il savait qui elle était et ce qui s'était passé. Désespoir à la perspective d'une vie réduite au travail, à la souffrance et à une mort prématurée.

Par-dessus les toits plats, le Temple pointait telle une montagne enneigée dans le couchant, tout de marbre et d'or. Si orgueilleux – et pourtant incapable d'arrêter les Romains. Il avait pour lui la beauté ; or, à quoi la beauté servait-elle, au fond ?

Les grilles de la maison étaient entrouvertes. Elle se glissa à l'intérieur. Son hôte, qui attendait à l'ombre, bondit en la voyant.

"Alors, que s'est-il passé ?" la pressa-t-il.

Maryam se sentait aussi petite et dure qu'un pépin de pomme. "Où est le bébé ?

— Je ne l'ai pas réveillé, lui répondit le vieil oncle. Que va-t-il arriver ?"

Elle regarda le visage anxieux, bienveillant, qui lui faisait face, et comprit qu'elle n'avait plus en elle une once d'empathie. "Ils vont l'exécuter", dit-elle. Puis elle contourna la maison pour grimper les marches qui menaient à l'étage.

Rutit ne dormait pas ; elle paressait sous une couverture en chantonnant. Maryam se pencha, l'embrassa et lui dit : "Viens, bébé, allons retrouver ta mère."

Elle prit la couverture, trouva les minuscules sandales et emmaillota l'enfant. L'oncle était adossé au montant de la porte.

"Mais… pourquoi ?

— Tu as vraiment besoin que je te l'explique ?

— Ils ne peuvent quand même pas se montrer si stupides ! s'emporta son hôte. Comment a réagi le Cohen Gadol ? Il est censé nous défendre. Ce sera quoi, une lapidation ?"

Maryam ne parvenait à se souvenir du mot grec raffiné qu'ils avaient employé. "Une atrocité de Romains."

Elle le contourna, mais tous les occupants de la maison encombraient désormais les escaliers et la cour. Il allait lui falloir se faufiler sur le bord des marches sans garde-corps, malgré le vide. Ils lui lançaient des questions. *Vous l'avez abandonné, bande de lâches, pourquoi vous répondrais-je ?*

"Ils vont l'éliminer", les informa l'occupant des lieux.

Les vains rugissements de détresse ou d'outrage. Maryam regarda leurs visages surpris et désespérés. Ils s'étaient préparés au bannissement, au pire à la prison. Mais cette sentence ? Elle était sans précédent, inconcevable.

Elle commença à descendre, dos au vide, le bébé vers l'intérieur.

Quelqu'un la saisit par le bras et cria : "Place ! Elle tient un enfant !"

En bas des marches, alors qu'elle traversait la cour bondée, chacun la toucha ou se courba sur son passage ou lui dit : "Mère, nous sommes désolés", "Mère, soyez en paix." Elle se rendit compte que l'un d'eux s'était agenouillé pour lui baiser les pieds. "Mère, priez pour nous."

Alors les larmes vinrent. "Priez pour lui !"

2

LES LIONS DE L'ÉDEN

Des années auparavant, Yoazar barBoethus, installé sur un parterre de coussins, s'était redressé et avait fait signe à sa nièce de venir s'asseoir.

Maryam se tenait debout, sans savoir comment s'y prendre. Elle était habituée aux lits de table, pas à des coussins jetés dans une cour pavée.

Yoazar replia son parchemin. Maryam se laissa tomber aussi lourdement qu'un matelas. Sa robe : on aurait dit l'une des nappes de Yoazar. Des rayures rouges et bleues, des pampilles. La pauvre petite était coquette.

Yoazar s'absorba dans la contemplation de sa nièce. De face, il s'agissait d'une belle jeune fille – des yeux scintillants, deux longues incisives qui rendaient éclatant son sourire reconnaissable entre mille. De profil, elle ressemblait à un pigeon – de grosses joues et un bec.

"Mon oncle." Elle prit une inspiration profonde, heurtée, et son expression vacilla. "Rabuli, j'ai des nouvelles."

Avait-elle trouvé un mari ? La tectonique du visage massif de Yoazar se mit en branle pour former les reliefs d'un sourire. "Je prie pour que celles-ci soient bonnes, Maryam.

— Oui, elles le sont sans doute, dit-elle avant de baisser puis relever les yeux. J'attends un enfant."

Yoazar s'affaissa. *Oh, Seigneur ! L'idiote. Toute cette instruction, et pour quoi ? Enfin, si c'est la volonté de Dieu…*

Sa nièce joua avec les pampilles de sa robe. Peut-être l'avait-elle réellement taillée dans une nappe ; après tout, son père était mort et sa famille n'était pas riche.

Elle reprit d'un ton hésitant – en temps normal, elle était trop sûre d'elle. "Cette… cette grossesse est survenue de façon inhabituelle."

Il n'existait qu'un moyen de tomber enceinte, et celui-ci n'avait jamais rien d'inhabituel. Un beau scribe ? Un cousin ? Une autre femme, qui elle-même venait de coucher avec son mari ? Depuis qu'il était à la tête du Sanhédrin, où sa fonction était de rendre justice, Yoazar avait vu tout ceci et bien plus. Il fit signe à la jeune fille de se servir en pain et en figues.

"Que veux-tu dire par là, cousine ?" Il espérait avoir l'air compatissant.

"Eh bien… Je n'ai rien fait." Toute tremblante.

Qu'est-ce que cela signifiait, encore ? Yoazar faillit lui prendre la main, mais, finalement, retint son geste. "On t'a forcée ?"

Elle secoua la tête en souriant, presque bouffie de joie, les paupières closes comme pour une prière.

Puis elle lui raconta. Anges, annonciations.

La main de Yoazar se retira pour de bon. *D'abord sa cousine Élishéba et sa grossesse miracle, et maintenant ceci. Les délires religieux ont le vent en poupe.*

Les femmes insatisfaites s'agitent autant que des colombes en plein vol, et ce sans même s'en rendre compte. Une amie de sa mère avait eu coutume de s'asseoir au marché, jambes écartées et jupes retroussées. Un éleveur de pigeons avait fini par faire ce que tout homme aurait fait. Yoazar avait aidé le pauvre bougre à échapper à un châtiment par trop injuste étant donné l'incitation.

"Nul besoin, donc, de demander qui est le père." Yoazar prit conscience qu'il avait formulé cette pensée à voix haute – mais peut-être était-ce tout aussi bien. "Peux-tu trouver un homme qui prendra soin de toi ?"

Elle parut d'abord surprise, puis elle sourit. "Ou bien c'est Dieu qui prendra soin de moi."

Parfois, les femmes se croyaient enceintes sans l'être. *Pauvre Maryam. Ces yeux scintillants.*

"Eh bien. Tu seras toujours la bienvenue pour vivre ici, grommela Yoazar. Comment a réagi ta mère ?

— Je ne lui ai encore rien dit, avoua-t-elle l'air abattu. J'espérais que peut-être tu pourrais lui annoncer toi-même ce prodige."

Yoazar n'était pas devenu Grand Prêtre en refusant son aide dans les affaires délicates. (Sans doute les donations de ses partisans à Hérode le Grand n'étaient-elles pas non plus étrangères à cette ascension sacerdotale.) Rien ne le choquait. La folie humaine, la colère, la faiblesse, tout cela le rendait triste

et abattu, mais jamais furieux. Il avait par ailleurs compris voilà fort longtemps que Dieu n'accorde pas aisément ses grâces aux individus. Même un chef religieux devait savoir limiter ses demandes. "Je ferai mon possible, Maryam."

Elle avait la main posée sur le ventre et la tête inclinée. "Je l'ai senti – une crampe, puis comme une chaleur. Je me suis rendu compte que quelque chose – d'inhabituel ? – était en train de se produire. Pour être honnête, j'ai d'abord cru à une maladie."

Ça l'est peut-être. Les femmes développent des grosseurs puis meurent. Yoazar n'avait rien à ajouter. Sa servante sortit de la cuisine avec de l'eau de menthe. À cette époque de l'année, après les pluies, une délicieuse source alimentait la fontaine du Cohen Gadol.

Le Cohen Gadol et sa nièce discutèrent un moment de la mère de Maryam, Avigayil, et du fait qu'après toutes ces années, elle pleurait encore son mari damascène.

"Si toi ou ta mère avez besoin de quoi que ce soit…" offrit Yoazar.

Mais Maryam l'interrompit d'un geste. Elle est forte, songea Yoazar, et cela ne vient pas de ses parents.

Finalement, le prêtre s'excusa car il avait du travail. "La paix soit avec toi, Maryam."

L'arrogante petite créature à la mise trop sophistiquée sortit de chez lui aussi fermée qu'un poing. *Elle sait que je n'évoquerai pas l'ange avec sa mère, elle sait ce que j'en pense.*

Tara, la femme de Yoazar, attendait, à demi cachée par les colonnes. Voyant le visage inquiet de son épouse, il lui fit signe d'avancer. "À toi également, elle a raconté ces sornettes !"

Tara acquiesça, bras resserrés autour d'elle ; elle était la jumelle de la mère de Maryam. "Elle y croit."

Ils étaient des cohanim. Hors de question que quiconque de leur famille ou de leur rang devienne un objet de mépris.

"C'est vraiment la femme la plus morale qui soit, ajouta-t-elle dans un soupir.

— Elle est folle. Tu ne connaîtrais pas de fou qui le serait assez pour s'unir à elle ?"

Quelque chose de familier, dans les mâchoires crispées de son épouse. Ah. Le sérieux, le tremblement, le doigté de la manœuvre.

"Il y a bien Yosef", dit-elle.

L'intelligence des femmes ! Yoazar laissa échapper un rire. "Il est assez fou, oui."

Tara parut visiblement soulagée. "Il la croira, au moins", dit-elle en riant à son tour.

Puis ils rirent en chœur. Yoazar adorait son épouse.

Yosef s'était mis à raconter partout qu'Adam et Hawa n'étaient pas homme et femme.

Il était évident qu'un homme ne pouvait donner naissance à Hawa de la façon dont Adam s'y était pris (d'après Yosef, en tout cas). Dans le Pentateuque, Hawa était qualifiée d'aide, de partenaire, de domestique et même de soldat – "ezer", la forme masculine du terme, et par conséquent neutre, bien sûr. Pourquoi aurait-on appelé une femme de cette façon ?

Yosef avait déclaré en public, sur le parvis des gentils (et Yoazar s'était senti défaillir), qu'Adam n'avait jamais été un homme et que Hawa n'avait jamais été une femme.

Les idées folles de Yosef ne cessaient de fleurir. Il était lévite, il avait donc au Temple une fonction mais aucun pouvoir. Il avait dit en public, et ce, à moins de mille pas du Beth Yahu, qu'Adam et Hawa avaient les mêmes sexes – ou plutôt, la même absence de sexes – que les anges. Ils étaient à la fois séraphiques et humains, ou bien ils n'étaient ni l'un ni l'autre, et puisqu'ils étaient immortels, ils n'avaient tout bonnement pas besoin de se reproduire.

Son dévot auditoire patientait pour l'accès au parvis des femmes, et Yoazar l'avait entendu grogner, alors il s'était contraint à rire et à lâcher, d'un ton léger : "Oh, Yosef, c'est si malin, et tu sais si bien nous distraire !

Yosef avait brandi le doigt. "Vous distraire ? Cohen Gadol, ce n'est pas drôle, c'est même une catastrophe !" Et l'on pouvait voir à son regard fixe et larmoyant qu'il était on ne peut plus sérieux. "La perte d'une moitié de notre essence est une tragédie aussi grande que Babel."

Parmi la foule, affichant un sourire sinistre, se trouvait Eyanaphon, Eyanaphon le sadducien, si jeune et si petit, beau comme une femme, avec des yeux sombres de gazelle et des traits ardents. Déjà, il dirigeait ce groupe d'hommes intrépides tout de blanc vêtus. Yoazar avait compris, à cet instant : *Il va y avoir du grabuge.*

Yosef était revenu le lendemain pour réitérer ses propos. Eyanaphon n'était pas là, mais sa coterie, oui. Et ils lui avaient dit : "Tu oses tenir de tels discours en public ?" Puis ils avaient ajouté, sans laisser à Yosef une chance de répondre : "Et comment aurions-nous des enfants ? Tu préconises la fin des Yéhoudai ? Tu penses que Dieu veut que sa progéniture soit effacée du monde ?"

Le terme "Fils de Dieu" – barYahu, en langue commune – signifiait simplement que vous vénériez le Dieu de Yisraël, et que, pour ce faire (à moins que vous ne soyez l'un de ces Shomronais qui se prosternaient tout en haut de cette montagne), il fallait vivre en Yéhoud. Il fallait être près du Temple, ou au moins y faire de fréquents pèlerinages.

Pour d'évidentes raisons, les femmes ne pouvaient être des Fils de Dieu.

"Ce n'est pas pour tout le monde, avait admis Yosef, agacé. Mais. Si d'aventure un homme portait un couteau à ses parties intimes, il se rapprocherait du Divin."

Certains avaient ri. D'autres avaient secoué la tête. Yosef était lévite, une tribu ayant une relation complexe à la prêtrise. Mais tout de même, il dépassait les bornes.

L'un des innombrables cousins de Yoazar avait acquiescé d'un air entendu et murmuré au Cohen Gadol : "On dit qu'il a essayé sur lui-même. Brrrr. Cet acte inqualifiable, quand il était plus jeune."

Yoazar s'était penché vers Yosef. "Suis-moi, maintenant, avant de te faire tuer." Il ne dramatisait même pas tant que ça.

Le lendemain, une rumeur avait commencé à circuler à propos d'un garçon de treize ans, âge ô combien crucial, qui, encouragé par les divagations de Yosef, avait commis cette atrocité, l'émasculation. Cela ne pouvait être : le Cohen Gadol aurait été prévenu dans l'instant. Mais les gens adorent les histoires qui leur permettent de s'indigner.

Yosef encourait la lapidation. Yoazar l'avait fait arrêter et enfermer dans une chambre de sa demeure. Il s'était rendu ensuite au Sanhédrin, dans la salle circulaire à l'est de la Stoa, et avait demandé : "Quelqu'un est-il en mesure de me donner le nom de ce garçon de treize ans ? De me mener à lui ?" Yoazar avait été récemment nommé et il était encore dans cette période de grâce où tout le monde souhaitait sa réussite. Aussi avait-on accepté de lui répondre, d'enquêter. Le Grand Prêtre avait ensuite rendu visite en personne aux familles les plus raisonnables.

Pas de nom. Pas de garçon. Dans chaque maison, il avait déclaré : “Je commence à penser que ce ne sont que des racontars.”

Il fut décidé que Yosef barLévi serait exilé.

Les radicaux les plus dangereux étaient bannis de Yéhoud, envoyé au nord, plus loin que Shomron, en Galil. Les gens y étaient grossiers, rudes, franchement pas Beni Yisraël. Cette terre avait été convertie de force à la religion de Yisraël par les rois hasmonéens seulement quatre-vingt-dix ans plus tôt. Et la façon dont les Galiliens parlaient ! Sans vraiment différencier leurs consonnes de leurs voyelles.

Il avait même été suggéré de leur interdire l’accès au Temple, de peur qu’ils ne prononcent mal un mot de la langue liturgique et n’offensent Dieu.

Une parole peut altérer Dieu.

Voilà ce qu’arguèrent les phérisiens, du moins ceux qui faisaient partie de l’élite de Yérusalam.

Pourtant, la plupart parlaient le grec. Or, en grec, le terme “hérésie” signifie simplement “école de pensée” : il n’y avait pas là de quoi être châtié. Et combien d’écoles de pensée prospéraient, en ce temps ! Les phérisiens, qui soutenaient qu’une parole a la même valeur qu’un écrit ; les sadduciens, qui voulaient garder le contrôle des affaires du Temple ; et bien sûr les vénérables essénois, qui pour la plupart vivaient désormais en pleine nature (et qui, pour ajouter à la complexité de toutes ces écoles de pensée, se faisaient appeler les Fils de Sadok, ce qui est exactement ce que signifie le terme “sadducien”, étymologiquement parlant).

La liberté de Yosef fut étendue à la cour de Yoazar.

L’haleine de Yosef était un mélange de viande coincée dans une molaire et d’abcès dentaire. Lorsqu’il ne se baignait pas rituellement pour le Temple, ses aisselles exhalaient une puanteur qui frappait avec la violence d’un poignard.

“Tes problèmes nous attristent profondément”, lui dit le Cohen Gadol en prenant bien soin de retenir sa respiration.

Yosef resta silencieux, se caressant le ventre comme s’il en était fier. Deux naissances miraculeuses, songea Yoazar.

Yosef refusait le vin, même coupé à l’eau. Yoazar emplit en personne une cruche à sa petite fontaine. “Aussi fraîche que la

pluie ! C'est un tel luxe de ne pas avoir à sortir la puiser. Et cela signifie que cette maison a de l'eau vive pour le miq'vé."

Le Cohen Gadol avait une idée derrière la tête – Yosef était après tout connu pour observer rigoureusement les rites de purification des prêtres du Temple.

Mais les lèvres de Yosef se retroussèrent et sa barbe se hérissa. C'était un homme intelligent. Or, aucun homme intelligent ne devrait être mis au ban. Yoazar plongea dans ses yeux noirs et y vit la solitude. Au-dessus du bassin, des hirondelles piaillaient, semblant se disputer. Yoazar lui servit à boire.

"C'est un point vraiment intéressant, que tu as soulevé. Tu as souligné que, dans le jardin d'Éden, les animaux sont appariés. Mais Adam, lui, ne l'est pas. Ce qu'il leur envie, c'est leur compagnon."

Le visage de Yosef, gros et gras, resta impassible. Aussi Yoazar poursuivit-il.

"Ce que tu voulais dire, c'est que le mariage a été créé pour le compagnonnage et non pour la reproduction ?

— Exactement. Des créatures immortelles, pourquoi auraient-elles besoin de se reproduire ? Et comment s'y prendraient-elles ? Crois-tu vraiment que les anges copulent ?" demanda-t-il avec une moue réprobatrice.

Il déteste le sexe, pensa Yoazar. *Certains hommes sont dépourvus de masculinité.* "Et. Comme le mariage existait avant que Hawa ne désobéisse. Il existait pour des raisons de compagnonnage. Ai-je bien compris, Yosef ?

— Si tu comprenais, tu serais d'accord avec moi, répliqua ce dernier après un regard méfiant.

— Peut-être que je le suis. Au moins en partie. Yosef, je ne peux rien faire contre le bannissement qui a été prononcé. Les conséquences auraient pu être plus graves, seulement, Nazareth… Il n'y a rien là-bas. Bien qu'il y ait de pires situations qu'une vie parmi les collines, au milieu de gens simples."

Yosef releva le menton, comme pour forcer ses larmes à couler en sens inverse et à lui remonter dans les yeux. "Il n'y a rien de pire qu'être exilé du Temple. Bien sûr, si Dieu était bel et bien présent dans le jardin d'Éden, cela prouve qu'on le trouve ailleurs qu'au Temple. Que c'est un dieu qui s'étend sur le monde."

Cet homme est un bourbier d'idées singulières.

"Je ferai tout mon possible pour t'y rendre la vie plus facile, poursuivit le Cohen Gadol. Je t'enverrai de la nourriture, des

lectures. Mais tu dois m'aider. Maryam, la nièce de ma femme : elle est perdue, elle est enceinte. Serais-tu d'accord pour l'épouser ? Un compagnonnage."

Comme les lions de l'Éden.

"Tu veux l'exiler elle aussi, répondit Yosef.

— Je veux la protéger." *Bien que j'aie du mal à t'imaginer protéger qui que ce soit.* "Afin de me montrer juste envers un homme aussi pieux que toi, je dois te dire ce qu'elle prétend à propos de l'enfant."

Ici, le Cohen Gadol marqua une pause, incapable de se résoudre à prononcer un tel sacrilège. "Tu vois, la déesse Isis, vénérée par ces païens d'Égyptiens ? Un dieu murmure à son oreille, et par magie, elle se retrouve enceinte. Sans père."

Quelque chose passa sur le visage de Yosef, ses yeux s'agrandirent d'une façon que Yoazar interpréta comme de la compassion.

"Tu es un homme instruit, Yosef, et tu es bon. Tout ce qu'il faut à Maryam. Et, comme je te l'ai dit, nous ferons en sorte que vous soyez à l'aise. Nous adoucirons cet exil par tous les moyens. Vous n'aurez pas à travailler aux champs. Vous aurez de la nourriture. Nous vous enverrons des traités et textes religieux. Hélas, nous ne pourrons bien sûr pas échanger de lettres ni vous rendre visite. C'est l'exil. Ce sera difficile. J'en suis désolé."

Yoazar supposa que ce qui finit par séduire Yosef fut la perspective de ne pas avoir à travailler. Et la lecture.

La mère de Maryam, Avigayil, était en train de faire les bagages.

Des louches en bois, des sandales et deux marmites poussiéreuses encombraient la cour. À même la pierre, Avigayil pliait le linge en secouant la tête. Elle avait à peine cligné des yeux de tout le processus, le regard vide comme si le choc l'avait rendue aveugle.

Maryam comptait les assiettes – leur vaisselle grecque de qualité – et les couteaux.

"Oh, Maryam, Maryam."

Maryam la gratifia d'une rapide accolade. "Ima. Tout a un prix. Sens l'enfant, Ima. Non, sens mon ventre. Cet enfant vient de Dieu. Cet enfant va devenir… Mais ce n'est pas à moi de le dire. Cet exil est une bénédiction pour moi, Ima. Il me donnera l'occasion de prier, de réfléchir, d'étudier.

— Tu parles comme un homme", lui répondit sa mère.

Le visage de Maryam tressaillit comme sous l'assaut d'une mouche. "Oui ? Mariée à Yosef, il va bien falloir que je me comporte comme un homme. Oh, Ima ! Viens, viens. Je considère que c'est une bonne chose.

— Tu n'auras pas de camarades. Personne avec qui converser. Pas de famille à proximité. Et Yérusalam, Yérusalam te sera interdite. Comment feras-tu pour te rapprocher de Dieu, si tu ne peux pas te rendre au Temple ?"

Ça devenait répétitif, à la fin. "Dieu est partout, Ima."

Horrifiée, Avigayil secoua la tête et ses bajoues ballottèrent. "Non, non, non, Maryam, Dieu ne se trouve qu'au Temple. Lorsque le Temple de Salomon a été détruit, on a vu la gloire de Dieu se diriger vers le mont des Oliviers.

— Ima, dit Maryam en arrêtant de plier les torchons. Pourquoi Dieu aurait-il eu besoin de grimper le mont des Oliviers ?

— C'est évident : c'est la deuxième montagne la plus haute, par conséquent elle est plus proche du ciel."

Maryam dut trouver une parade pour calmer son exaspération. "Ima, pourrais-tu choisir les robes que je dois prendre ? Tu sais bien que je n'ai aucun goût. Tu n'as qu'à empaqueter celles que tu as envie que je porte. Et chaque fois que je les mettrai, je me dirai : Ima les a sélectionnées pour moi. Après tout, je ne suis plus forcée d'être aussi coquette que lorsque je cherchais un mari !

— Oh, Maryam !

— Et puis des objets utiles à la vie rurale. Des cordes, des serviettes, des marteaux, des bougies. Je compte sur toi, Ima."

Maryam serra à nouveau sa mère dans ses bras, pour l'attirer au pied des escaliers. "Tu es ma mère, ma chère mère au sens pratique inégalé. Donne le reste de mes affaires à Rut et Eenie, ou bien aux pauvres.

— Tu n'auras pas le droit de m'écrire !" La mère de Maryam avait joint ses deux mains tremblantes et s'était mise à pleurer.

"Ima. Je n'ai de toute façon rien à dire !" Le sourire de Maryam ressemblait aux ailes d'une colombe qui s'élève en plein ciel. Sa mère gravit péniblement l'escalier extérieur en se tenant au mur.

Dans un grondement, une carriole fit son entrée dans la cour, transportant Yosef et ses biens. Elle avait été prêtée par Yoazar, qui avait également commissionné son serviteur Mikaël pour la conduire. Elle était presque vide, excepté les rouleaux de la Miq'ra.

Maryam secoua la tête. “Ah, Yosef, Yosef.”

Il n’avait apporté aucun meuble. Pas une table, pas de banquettes. Mangeait-il par terre ?

“Je ne suis pas femme à être préoccupée par ces choses, mais… Il nous a été signalé que la maison était vide, dit-elle sans parvenir à retenir son rire. Il va nous falloir de quoi cuisiner, servir la nourriture, nous asseoir. Une couche. Et tout cela doit rentrer dans cette carriole.”

Mais, malgré ses taquineries, Maryam l’admirait – mieux, elle le comprenait. Yosef était complexe : paresseux, obsessionnel, respectueux des rites de purification du Temple et odoriférant le reste du temps, mais il se souciait de la Loi. Peut-être même ne se souciait-il de rien d’autre. Il y avait pire préoccupation.

Le serviteur de Yoazar parla d’une voix semblable à des rochers dévalant la colline. “Mon maître ne manque pas de meubles. De quoi as-tu besoin ?”

De tout.

“Des banquettes, une table, des tripodes, énuméra Maryam. Ma tante nous a déjà fait porter des tentures pour les portes. Une couche, des amphores, un chaudron.”

Yosef baissa la tête et se mit à mâchonner sa barbe.

Ils vidèrent la carriole de son maigre contenu – quelques coussins, de vieux vêtements, les rouleaux de Yosef. Et son bougeoir de Chabbat, sculpté, selon une mode passée, dans une délicate argile noire. Ses doigts tremblèrent d’inquiétude lorsque les fragiles parchemins et papyrus furent déchargés. Puis la charrette sortit de la cour dans un bruit de tonnerre.

Avigayil revint avec les robes. “Salut à toi, Yosef barLévi.” On aurait pu croire qu’elle avait une rage de dents.

C’était là une formule réservée aux étrangers. Le malaise qu’éprouvait la mère de Maryam en présence de Yosef était presque comique. Le contraire du gendre idéal : pauvre, malodorant, laid, sans avenir et exilé parce que trop borné.

“Ima ! Elles sont magnifiques. Cette broderie bleue ! Je suppose que nous n’avons pas de blouses et de tabliers en trop ? Je devrai faire moi-même mon pain.

— Tu seras habillée comme une servante.

— Allons, allons, Ima. Tabliers et vêtements de travail, s’il te plaît.

— Pas même de dot. Enceinte. Personne ne sait qui est le père.” Avigayil se mit à pleurer. “L’épouser lui”, ajouta-t-elle en agitant une main horrifiée en direction de Yosef.

C'était une façon si insultante de parler de son gendre que Maryam ne put s'empêcher de glousser. "Ma douce Ima, tes manières ! Allons, des vêtements de travail. Que je ne craigne pas de les tacher en préparant la soupe !"

Et Avigayil s'en alla en sanglotant. Elle dut s'appuyer sur le chambranle pour se maintenir debout.

Yosef se mit alors à sangloter lui aussi.

Parfait, vraiment. Il y avait, dans la façon dont ces deux-là haïssaient leur sort, une symétrie splendide.

Des semaines durant, Maryam avait loué auprès de sa tante Tara l'intelligence et l'originalité des enseignements de Yosef. À une femme perspicace, trois phrases commençant par "Yosef" auraient suffi. Yoazar croyait lui aussi que c'était son idée. Ils se trouvaient brillants, tous. Elle tapota gentiment ses nappes, comme s'il s'agissait des têtes des membres de sa famille.

La seule qui avait obtenu ce qu'elle voulait, c'était Maryam.

Sur la route, Yosef marchait d'un pas décidé à côté de la mule.

Il bombait le torse comme s'il avait été en train de conduire la carriole et de protéger Maryam. En réalité, c'était Mikaël, une grosse brute aux larges épaules en qui l'oncle de cette dernière avait confiance, qui veillait sur eux.

En une lieue, les pieds délicats de Yosef se couvrirent d'ampoules. Maryam mit pied à terre pour lui laisser la place.

"Juste. Juste un moment. Nous alternerons, dit-il, honteux. Comment tes pieds font-ils pour tenir le coup ?

— Je devais me rendre à pied au marché tous les jours."

Et elle avança d'un pas indolent.

Encore jeune fille, Maryam avait scandalisé sa famille en insistant pour franchir les collines sans surveillance.

Le serviteur de Yoazar arrêta la mule et lança un regard contrarié à Yosef. "Je te rappelle que ta femme est enceinte." Il avait l'air prêt à en découdre.

Maryam eut un rire mélodieux. "Laisse ce pauvre homme tranquille ! Tout ceci, il ne le voulait pas." Elle soutint le regarde de Mikaël. Le serviteur secoua la tête. Maryam émit un claquement de langue, et la mule repartit. "Allons. Plus vite nous avancerons, plus vite nous y serons." Puis elle se plaça en tête du cortège. "Aucun mal ne peut arriver à cet enfant."

3

PARTHÉNOGENÈSE

Nazareth n'était pas franchement un pic. Davantage une colline, où il faisait plutôt chaud lorsqu'ils arrivèrent.

Le village était à un jour de marche du lac – la mer elle-même se trouvait à peu près à la même distance. Les seuls arbres qui survivaient étaient ceux plantés à proximité de maisons ou parmi les cultures, car on les arrosait. Tamaris, oliviers, quelques palmiers sales courbés comme des vieillards.

En dehors de ça, rien que de la poussière et des pierres blanches aux arêtes tranchantes. Des marches zigzaguaient à travers les terrasses où l'on cultivait surtout de l'orge, bordées d'un mur, et assez larges pour permettre le passage d'un dieu.

Leur demeure d'exil, propriété d'un cousin qui louait le terrain, était laissée à l'abandon depuis quelques années. Il n'y avait ni cour ni clôture, et le rez-de-chaussée était entièrement ouvert d'un côté. C'était une étable.

"Toute cette lumière ! se réjouit Maryam en désignant la façade incomplète. En été, tu pourras lire jusqu'à la tombée de la nuit !

Le sol avait été laissé nu – de la roche, de la poussière fine, de la paille grise. Pas de cheminée, mais contre un des murs un poêle en état de marche, pris dans un grand cône en pierres de taille, qui rejetait la fumée dehors. Au lieu d'un escalier extérieur, il y avait, pour rejoindre l'étage divisé en deux pièces, une échelle intérieure. Pas de citerne non plus, et le puits du village se trouvait à plusieurs maisons de là. S'il y avait un jour eu une réserve de bois ou de charbon quelque part, elle avait depuis été vidée.

Mikaël les aida à sortir le vieux foin et à balayer le sol. Des rats s'enfuirent de la paille en courant. Ce ne fut que lorsque tout fut propre que Maryam commença à déballer la nourriture.

“Nous avons ce fromage. Nous avons des olives. Nous avons du pain.” Tara leur avait également donné des jarres de farine, de la viande et du poisson salés, une amphore d’huile. “Ce soir, nous ferons un repas froid.”

En hiver, ils devraient déserter l’étable, à part pour cuisiner. Elle était trop exposée aux vents. Les pièces à l’étage étaient suffisamment exiguës pour être recouvertes par les tapisseries que Tara leur avait offertes. Elles garderaient bien la chaleur.

Mikaël dîna avec eux, puis, sans y avoir été invité, déroula sa couverture au rez-de-chaussée.

Maryam et Yosef se couchèrent avec le soleil. Ils avaient de l’huile pour les lampes, mais ils ne voulaient pas la gaspiller. Ils montèrent l’échelle à tâtons dans les dernières lueurs du jour. Arrivé au sommet, Yosef interrompit sa course.

“Je ferai un très bon père, déclara-t-il. J’aime les enfants.

— J’en suis certaine.

— Je serais heureux d’en avoir d’autres. D’enfants.

— Oh. Eh bien, il faudrait pour cela que nous ayons des relations sexuelles.”

Il jeta un coup d’œil en bas et, à l’agonie, murmura : “Nous pourrions nous y prendre autrement.

— Vraiment ? Et comment donc ?”

Il se tortilla, se redressa et, dans un souffle, lâcha : “Je pourrais remettre ma graine entre tes mains.”

Maryam éclata de rire. “Oh ! Yosef.

— Pas comme ça ! Je m’occupe de l’extraction puis. Je te la donne.”

Cela fit s’esclaffer Maryam davantage. Les images qui naissaient dans son esprit ! “Eh bien, c’est une possibilité, oui.

— Je prendrai bien soin du bébé.”

Elle le crut – il avait l’air si solennel ! Et elle n’avait aucune envie de se montrer dure ou cruelle. Elle contempla cette pauvre face ronde et perplexe, aux yeux aussi exorbités que ceux d’une grenouille, et comprit qu’elle avait pour celle-ci une véritable tendresse.

“Je sais, lui dit-elle. Merci.”

Elle prit le visage velu entre ses mains, avant de pointer du doigt une chambre, puis l’autre. Son époux parut si soulagé qu’elle rit de plus belle. Yosef la faisait rire.

À seulement quelques pas de là se trouvait un autre exilé.

Il insistait pour être appelé Raba – Grand Homme. Comme Yosef, il s'était rendu célèbre avec ses enseignements, ses idées extravagantes et sa tendance à s'indigner de tout. Contrairement à Yosef, il avait des disciples, lui. Des phérisiens, vivant plutôt au sud de Yérusalam. Ce qui, en termes de distance, n'était pas très pratique.

Il envoya un garçon du village chez Yosef, un petit gars maigrichon de peut-être douze ans qui fixa le couple d'exilés, bouche bée, avant de finalement bredouiller : "Rabuli dit de lui rendre visite." Puis il fit volte-face pour s'enfuir en courant.

Bien qu'enceinte, Maryam, vive comme l'éclair, parvint à lui saisir le bras. "Où habite ton maître, mon garçon ? Quel est ton nom ? Allons, parle ! Ton nom."

Il bégaya longuement, mais finit par articuler une réponse.

"Yéhushua, répéta Maryam. Parfait." Dieu merci. "Yéhushua. Assieds-toi, tiens, bois cette eau et mange ce pain. Puis retourne-t'en calmement pour informer cet érudit que nous sommes ravis de son invitation." Sans heure précise, l'invitation – ce grand sage, elle en avait le soupçon, voulait surtout qu'on se tienne à sa disposition. "Dis-lui que nous viendrons demain matin."

Après le départ du garçon, elle marmonna : "Je me demande si d'autres que ce petit l'appellent Rabuli."

Tôt le lendemain, Maryam et Yosef se rendirent chez le Raba.

Ils trouvèrent le portail ouvert, entrèrent, puis patientèrent dehors. Il n'y avait pas, à cette maison, de pan de mur manquant, et comme la cour aussi était fermée, il ne passait pas un filet de vent. Le soleil poursuivit son ascension. Lorsqu'il fit trop chaud pour continuer d'attendre, ils s'en allèrent.

Ils revinrent le soir même et se postèrent devant la maison, contemplant sa porte close et ses deux étroites fenêtres. Personne ne vint les chercher.

"Il commence à faire sombre", murmura Yosef. Ils rentrèrent chez eux sans avoir mangé et se mirent directement au lit.

"Je pense voir de qui il s'agit, dit Yosef. Achaïcos le Phérisien. Je ne comprends pas comment ces gens peuvent à la fois être partisans d'une interprétation plus souple des Écritures et, dans le même temps, ne cesser d'opposer des citations précises à leurs détracteurs. Des citations qui, pour être honnête, m'ont tout l'air inventées.

— Comme c'est étrange de nous inviter pour nous laisser dehors !

— Oh, sûrement que quelque chose lui aura déplu. Ce que nous portions, l'heure choisie, le jour. Je n'ai pas la patience pour ces petits jeux."

Aussi inflexible que l'acier. Cela ravit Maryam.

Le petit Yéhushua revint. Cette fois, Yosef alla à sa rencontre. "S'il te plaît, préviens ce grand sage que ma femme attend un enfant. Il est difficile voire dangereux pour elle de se déplacer. Surtout si c'est pour rester debout en plein soleil. Nous avons hâte de faire sa connaissance. Mais sans doute après la naissance."

Le garçon regarda ses pieds, visiblement embarrassé, peut-être par la mention de la grossesse. Maryam se surprit à lui caresser la tête.

Il fallait bien qu'ils trouvent un moyen d'exister en ces lieux où ils étaient condamnés à vivre !

"Qui est ton père, mon enfant ? lui demanda-t-elle.

— Il s'appelle Pléton." Un nom grec. "C'est un tekton."

Un mot grec. Qui signifiait "bâtisseur".

"Il trouve du travail, ici ?"

Le garçon secoua la tête. "À Sepphoris, expliqua-t-il. Du moins, il en trouvait. Il a été mêlé à une bagarre." Puis l'enfant soupira. Peut-être que les bagarres étaient un problème récurrent.

Sepphoris, la ville à seulement une heure de marche. Six ans auparavant, elle avait été brûlée dans une révolte. Beaucoup de choses à rebâtir, à présent. Hérode y avait installé une nouvelle population, hellénophone mais dévote. On racontait que toutes les maisons que ces gens faisaient construire étaient équipées de bains pour les rites. Maryam était soulagée : la famille du garçon était certainement prospère.

"Comment les gens observent-ils le culte, au village ?

— Mon père a bâti un lieu où se rassembler. En pierre. Il y a même une reproduction de l'Arche d'alliance.

— Un homme talentueux", observa Maryam.

Le garçon dit avec un rictus. "Il se fait appeler Naggar." Dans la langue commune, *naggar* signifiait *homme instruit* ou *compétent*, aussi utilisait-on également le terme pour les artisans.

"C'est aussi la maison d'un naggar, ici, ajouta le garçon en désignant du menton les rouleaux. Et d'un vrai."

Les Nazarrois savaient seulement que Maryam et Yosef étaient des sortes de criminels qui avaient déplu aux puissants.

Le couple n'avait pas assez d'argent pour se payer du bois de chauffage, des olives ou des sourires. Il n'y avait aucune raison d'interagir avec eux.

Maryam, qui se trouvait méchante de penser ainsi, ne pouvait s'empêcher de se dire que ces gens n'étaient vraiment pas Beni Yisraël.

Au puits, elle les saluait d'une manière qui, lui semblait-il, lui aurait au moins valu, là d'où elle venait, une réaction polie. Mais ici, les femmes rajustaient leur foulard comme si Maryam était un homme au comportement inapproprié. Elles se taisaient à son approche. Pire : parfois, elles détalaient, et leurs sandales frappaient le sol en faisant le même bruit qu'un vol d'oiseaux affolés. Les femmes de Yéhoud auraient eu honte de se monter à la fois si timides et si grossières.

La nourriture était différente. De minuscules poissons noirs qu'on enroulait sur eux-mêmes et qu'on mettait à cuire au soleil, sur des sortes de supports tissés de brindilles. Ils étaient couverts de mouches. On avait l'impression de manger des semelles malodorantes et pleines d'arêtes.

Leur pain, sans levure, était plat, translucide. Ils le laissaient sécher à même la roche, là où passaient les bêtes.

Les visages. Les visages étaient étranges, frustes, les pommettes hautes. Les femmes arboraient un regard comme horrifié. Ce n'était pas Maryam, la responsable de cette horreur, ou pas seulement ; Maryam les observait, de loin : elles contemplaient la vie avec la même fixité épouvantée.

Peut-être étaient-elles intimidées par leurs hommes – barbus, ventrus, renfrognés, fiers. Aux yeux de Maryam, ils ressemblaient tous à des voleurs, illettrés et agressifs.

Elle avait vu une fois un groupe, pensant manifestement que c'était drôle, tenir par les poignets l'un d'entre eux qui essayait de rire tandis qu'ils le frappaient au visage. Ils échangeaient des sourires tendus et des regards en biais, yeux plissés.

Les villageois formaient de petits pâtés de merde, qu'ils faisaient ensuite sécher pour alimenter leurs feux odorants. Maryam espérait qu'il s'agissait bien là de déjections animales.

Elle décida en son for intérieur que sa famille et elle éviteraient la nourriture locale.

Dieu merci, la charrette de Yoazar leur apportait au moins une fois par semaine de la farine, de l'huile, du pain, des olives.

Mikaël passait toujours la nuit au village. Il leur demandait comment ils se portaient, réparait les trous dans le toit ou secouait la tête d'un air navré devant cette maison construite sur la roche nue. Il brûlait les déchets, ou empilait de petites pierres pour protéger le jeune olivier que Maryam venait de planter dans une crevasse. Mikaël était immense, imposant, silencieux, et il semblait les apprécier tous deux ; il leur posait des questions d'une voix lente et sonore. "Vous avez pris vos dispositions pour la naissance ? On peut envoyer une femme vous aider." Le reste du temps, ils vivaient dans un isolement total.

Une famille à laquelle il manquait des terres et un mur. Les Nazarrois, en se rendant de leur maison à leurs terrasses, une pelle ou une houe sur l'épaule, veillaient à se tenir à bonne distance et dévisageaient Yosef qui, dans son étable, lisait des parchemins. "Naggar, naggar", lâchaient-ils en riant.

Maryam dut être sa propre sage-femme.

Grâce à une vie active, et malgré son âge avancé – elle approchait de la trentaine –, la grossesse avait été facile et l'accouchement fut rapide.

Maryam rapportait sur sa tête, du puits qui se trouvait loin de chez elle, une cruche d'eau, quand une crampe soudaine la plia en deux : l'heure était venue. Elle but à la cruche tant qu'elle put, puis fit demi-tour pour puiser de nouveau. Il y avait sur place une femme. Maryam lui expliqua qu'elle s'apprêtait à accoucher, elle devait vite rentrer chez elle. Pouvait-elle passer en premier ?

La femme ne répondit rien et plongea son seau. Avant de le remonter, elle adressa à Maryam un méchant rictus victorieux. *Chacun son tour.*

Le bébé eut sa vengeance en rompant la poche des eaux.

La femme observa, épouvantée, la poussière sous Maryam se transformer en une flaque grise. "Dieu me pardonne, gémit-elle dans une version estropiée de la langue commune.

— Prie. Peut-être qu'Il t'écoutera", répliqua Maryam.

Puis la femme l'aida à regagner la maison, elle porta la cruche, seulement, une fois à l'intérieur, elle se mit à fouiner. Elle examina les parchemins, les taches d'encre, les piles d'assiettes graisseuses, la vaisselle importée et la poussière : des criminels.